

## Louis-Ferdinand CÉLINE

*Londres*

CÉLINE, Louis-Ferdinand, *Londres*. Édition établie et présentée par Régis Tettamanzi. Paris. Gallimard. 2022. 558 pages.

Parmi les manuscrits de Céline (1894-1961) retrouvés en 2021, *Londres* fait suite à *Guerre*. La rédaction en est postérieure à celle du *Voyage* (Renaudot 1932) et daterait de 1934. C'est un livre dans la lignée des œuvres de Céline, qu'on pourrait quasiment toutes, mis à part les pamphlets et quelques fantaisies, qualifier d'autobiographies fantasmées.

Nous retrouvons Ferdinand à Londres où Angèle, partie avec le major Purcell qui l'a installée richement dans un beau quartier, lui a réservé un garni à la pension Leicester, dans le coin de Piccadilly Circus, où foisonnent les « scènes pour des revues frétilantes » (35). Ferdinand arrive au grand moment « de la propagande au casse-pipe. On émoustillait l'Anglais par tous les moyens, tous les côtés, pour le faire entrer dans la danse (...). On le travaillait par la suggestion, au whisky, à la cigarette, à l'orgueil, au froufrou, par la fatigue » (35-36). La pension, tenue par une certaine Mistress Council à « expression de lassitude » (41) exprimant « une espèce de nausée d'infini » (42), semble accueillir tout ce que Londres compte de proxénètes – et leurs « tapins, viandes, gonzesses, mômes, putes, clandestines... » qui offrent un bel éventail de services aux pervers de tout poil allant jusqu'aux amateurs de filles cul-de-jatte! –, déserteurs, réfugiés, voleurs, joueurs arnaqueurs et excentriques à tendances lubriques.

Au sein de ce beau monde, parmi les Cœur-de-zinc, Mirliton-la-Piqûre et autres Montcul qui arpentent la « rue si pianotante » (69), se détachent quelques personnalités, dont en tout premier le « je » narrateur qui se sait à part, même après avoir cessé de porter sa médaille militaire : « J'avais pas encore la confiance. Je l'ai jamais eue. J'étais pas tout à fait comme eux. J'ai jamais pu. » (99). S'il trouve que Bijou, bourre et voleur pue « vraiment la merde » (45), il apprécie Stephan Borokrom « vieux réfugié du tsar » qui harangue la foule à Trafalgar Square et « aurait rendu libertaires les souris blanches et les abeilles », révolutionnaire doublé d'un fabuleux pianiste, capable de tenir accordéon et harmonica, cet « instrument toujours saoul » (168), ce qui leur permet de boire à l'œil chez la mère Crockett. Le baron et capitaine Cool Lawrence Gift à l'élégance toute *british* admire aussi le musicien en Borokrom et goûte toute la saveur de l'histoire du roi Krogold que conte Ferdinand ; il liquide les biens de famille en partouzes, baccaras, invitations de toute la bande au Savoy ou dans son manoir de Tottingham. Ferdinand manifeste une forte admiration pour Cantaloup, ce « mac honnête », homme intelligent au charisme reconnu par toute la tribu, Canta toujours soucieux des uns et des autres comme un bon père de famille. Enfin, le docteur Yugenbitz fait de Ferdinand son assistant et l'Angèle, quant à elle, lui fournit le liquide qui lui manque.

Au fur et à mesure du récit, tout se délite par la faute des plus bêtes, des plus cupides, des plus vantards : certains se retrouvent en prison, dont Gift ; les filles se tirent, l'argent manque ; Bijou meurt dans une bagarre : cernée par les flics, la bande se voit obligée de quitter la pension Leicester, et c'est l'errance avec le petit chat adopté, Mioup. Tout s'emballe – dispute, bagarres, morts – jusqu'à l'abandon du navire, les départs sur le continent, et Ferdinand se retrouve seul : « Ils m'ont laissé, la brume les a pris. Il était six heures du matin. » clôt le récit.

Il y a peut-être du « coup éditorial » dans la publication de ce livre et il est sûr que la place tenue par les beuveries, bagarres et séances de cul répétitives est envahissante, jusqu'à provoquer la nausée ; donc, pour les non-amateurs de Céline mieux vaut s'abstenir ! Mais ceux qui ne sont pas gênés par sa méfiance du beau parler lui faisant bousculer morphologie et syntaxe, ceux qui apprécient ses néologismes hilarants, ses métaphores insolites, ses délires épiques aussi bien dans l'invective que dans l'abracadabrantique des situations, ceux qui aiment la petite musique jazzy qui n'est qu'à lui, ont encore une fois le plaisir de retrouver son don magnifique de si bien faire « trembler la petite âme des choses » (51), comme les pianistes de rue.

## Citations

« À propos, Aumone faut dire qu'il s'était remis à la peinture (...) Il peignait plutôt des animaux, des chevaux surtout et très bien. (...) Il en vendait de-ci, de-là (...). Il osait pas pousser les portes. (...) Ça l'humiliait d'avoir besoin. Pour le stimuler j'allais souvent l'aider à vendre. Ça m'amusait. (...) Ces petits peigne-culs du commerce, toujours si râleux, si méprisants, lui donnaient peu. (...) Entre les macs et les boutiques, je savais pas lesquels me répugnaient davantage. Je les incendiais tous pour me rendre compte. » p. 48

« Si tu savais Ferdinand combien certains martyrs m'inspirent d'inquiétude et de doutes. Dans une révolution le zèle des provocateurs est plus utile que la générosité des militants (...). Je serai bientôt ramolli et il se peut Ferdinand que je bave sur ma fin l'eau bénite révolutionnaire comme un vieux rabbin promet la Palestine. (...) En attendant tu vois, je milite encore à ma façon, pour moi tout seul. Je m'indigne avec une énorme facilité. C'est la poésie Ferdinand, la jeunesse, la poésie seule. (...) À présent abruti par les réalités j'aboie comme les autres pour faire du bruit, pour avoir moins peur. (...) Je monte sur les estrades, avec les autres, roter mon néant. (...)

Avec Borokrom on ne s'ennuyait jamais une minute. Il savait jouer de l'accordéon et du piano pas mal du tout. » p. 86-87

### Yugenbitz et la médecine

« - Lisez mes livres, choisissez, vous verrez bien si vous comprenez. Ça n'est pas difficile, vous verrez.

Là il m'a fait bien plaisir. Jamais personne ne m'avait fait si plaisir. Je l'ai regardé bien encore. Il se foutait pas de moi. Il ne voulait pas m'enculer non plus. Il voulait vraiment que je cherche à comprendre ce qu'il y avait d'écrit, d'expliqué dans les livres de médecine, que je m'instruise un peu au lieu de rien faire. Je l'intéressais donc autrement que devenu main-d'œuvre, soldat ? maquereau ? voleur ? déserteur ? fumier ? paillasse ? Je l'intéressais tout simplement alors comme moi seulement, comme un homme ? C'est la première fois que ça m'arrivait. J'y croyais à peine. Jamais personne, surtout d'instruit, avait encore fait attention à ce que je pensais ou ne pensais pas. (...) Toujours ç'avait été des trucs infects ou des ordres bien emmerdants, à respecter seulement ce qu'il y avait dans les connes combines des maîtres, à servir, à s'en faire vomir le dedans des tripes et de la tête à force de penser le contraire de ce qu'on pense. La niaiserie écrasante qu'il faut adorer à coups d'angoisses, des deux cent mille hontes et brimades filandreuses. Tout ce qu'on va chercher vraiment, le point de la vie, là où elle est sensible, là où seulement elle pourrait peut-être parler enfin aux hommes, toujours haineusement atrocement traqué dans le premier murmure, le premier soupçon de charme, la horde hurleuse, croissante, inlassable, servile et brave. Le gorille batèle, torturant à la chasse éternelle des moindres sources de musique les plus discrètes, les plus secrètes. La seule ivresse qu'il ressent, chier dedans jusqu'au tréfonds. Les mânes du héros sentent la merde et la musique.

(...) Tout de même jamais j'avais été flatté moi par personne, la première flatterie que j'ai eue c'est M. Yugenbitz. J'y aurais léché les mains, je serais mort pour lui, sur place, moi pour ce petit con de juif. J'y ai dit. Il s'est mis doucement à rigoler comme il avait l'habitude. » p. 151-153

« J'aurais voulu je crois guérir toutes les maladies des hommes, qu'ils souffrent plus jamais les charognes. » p. 160

« Au fond ça me transformait la mentalité aussi moi, ce boulot-là. J'aimais ça moi me trouver là où tout devient sensible. C'est là à Tabard Street que je m'ai rendu compte bien profondément. J'ai jamais voulu depuis aller ailleurs qu'au bord de l'âme. (...)

(...) Enfin me voilà devant la porte. Dès la cour même je vois que c'était allumé dans l'atelier. Je traverse vite. Je frappe. On répond pas. Alors je pousse. Y avait quatre bougies allumées autour de la petite voiture. Le petit Peter il avait l'air de dormir, encore plus pâle seulement. J'avais encore jamais vu un si petit enfant mort. La lumière des bougies sur sa figure ça faisait tout sensible à trembler au milieu de l'ombre. Je me suis approché tout près. C'est aux lèvres qu'on comprend que c'est fini, que c'est décidé pour toujours. (...)

(...) Ce qui m'angoisse, et pour toujours je crois, c'est la façon qu'un petit enfant cesse de jouer

pour s'en aller tout de suite, si vite, c'est presque rien à trépasser, le temps de lever un deux trois son petit pinceau, de rire bien encore deux ou trois fois, quatre, et puis voilà. Cette façon de n'être entré dans nos ombres que pour y porter un petit peu de lumière, comme un papillon entre au soir au jardin et s'en va devant la nuit. Vingt ans sont passés depuis, cependant bien des choses encore, des bien étranges et bien lourdes, et petit Peter qu'est toujours là, pour un dixième, pour un petit soupir. » p. 175-178

« L'inquiétude comme ça quand on sait plus comment s'y prendre ça devient du délire qu'a des bourrasques et des accalmies. Il est plus question de vivre comme les gens qu'on voit. On est des étrangers où qu'on se trouve. On est des lépreux qu'ont la sonnette à l'intérieur. » p.461